

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

V. FOURNIER, Directeur

SOMMAIRE

Causerie : Misères littéraires Pierre Bataille
Echos artistiques..... L. M.
Nos Théâtres X.
Dénouement Andréa Lex
Les Courses..... Maurice P.
Lettre Parisienne : Excès de politique..... Arsène Alexandre
Doux foyer, sois béni !..... Jeanne Germain
Ballade macabre..... Eugène Fourrier
En Route..... Roul Taboss
Le Roman d'un Psychologue René Trémadeur
Tohu-Bohu..... Henri Bomel
Horloge..... X.
Bibliographie.
Concerts Bellecour..... X.
Eldorado. — Casino des Arts. — Scala-Bouffes. —
Guignol du Gymnase. — Village noir.
Revue financière.

CAUSERIE

MISÈRES LITTÉRAIRES

La mort de Henry Becque, qui vient de s'éteindre dans un état voisin de la pauvreté, a quelque peu surpris ceux qui — de près ou de loin — s'intéressent aux choses de la littérature.

Henry Becque a été l'un de nos auteurs dramatiques les plus puissants, sinon les plus féconds, son nom était connu, il s'était fait une place par un travail opiniâtre et constant, il passait pour un écrivain arrivé et l'étonnement a été grand d'apprendre que sa célébrité ne lui avait rapporté d'argent que juste ce qu'il en faut pour ne pas mourir de faim.

Etrange exception — n'est-ce pas ? — quand on voit les « abatteurs de lignes » faire de si brillantes affaires.

L'article dramatique est cependant le

plus prisé à notre époque où le théâtre tient une place considérable; quel est donc le sort réservé aux assembleurs de rimes dont les œuvres — si admirées soient-elles — ne font plus recette ?

Un style solide, émaillé de mots incisifs et mordants, tel était la caractéristique du talent d'Henry Becque. Sa pièce, *Les Corbeaux*, avait définitivement établi sa réputation : il en était réduit cependant à aller chercher lui-même le lait et le pain qui composaient son modeste repas du soir.

Quelle leçon pour les jeunes qui — sans avoir rien produit ou peu s'en faut — s'impatientent de ne pouvoir mordre, à leur gré, au gâteau de la publicité.

Leur impatience — en maintes circonstances — prend un caractère méthodique et féroce : ils maudissent la vie des lettres — sans y renoncer toutefois — et ridiculisent le bourgeois qui n'achète pas leurs livres

La seule justice que je me plais à rendre à ces débutants de lettres — poètes ou prosateurs — c'est qu'ils ne cherchent plus à se distinguer des « Philistins » par une mise débraillée et des couvre-chefs fantastiques.

S'habillant comme tout le monde, ils ont reporté dans leurs vers l'incohérence qu'ils ont supprimée dans leur costume.

L'esthétique y gagne : la littérature y perd.

Combien est loin, déjà, le temps où la croyance était encore accréditée que les poètes logeaient à l'hôtel de la Belle-Etoile et soupaient à celui de la Providence quand — par le plus grand des hasards — la table s'y trouvait mise.

Si la Poésie — aujourd'hui — ne nourrit pas toujours son homme, celui-ci sait y suppléer par les ressources d'un état, d'une profession quelconque, qui lui permettent de joindre les deux bouts, opération incomparablement plus difficile que

celle qui consiste à souder l'un à l'autre deux hémistiches.

Quand il plaît à Edmond Rostand — dans son *Cyrano de Bergerac* — de mettre en scène toute une troupe de rimeurs faméliques venant — en retour d'un distique ou d'un quatrain — solliciter de maître Ragueneau une brioche dorée ou un pâté appétissant, on a vite cette conviction que ces personnages antédiluviens ont été exhumés pour donner, de la vie des plumitifs au XVIII^e siècle, une idée plus cruelle que vraie.

Ragueneau, poète lui-même — mais poète opulent et bien nourri — aurait pu ajouter aux pâtés et aux brioches qu'il distribuait si généreusement à ses maigres confrères en Apollon, un bon conseil : celui de ne pas s'obstiner indéfiniment à taquiner la Muse, dès lors qu'elle se refusait — avec non moins d'obstination — à remplir leur escarcelle.

Il y a cinquante ans, la légende des écrivains fatalement voués à l'âpre misère, était encore fortement enracinée dans le monde du commerce, de la bourgeoisie et de la finance.

Elle avait été soigneusement entretenue, d'ailleurs, par le lit d'hôpital dans lequel Gilbert était mort et le grenier où Béranger avait crayonné ses premiers vers.

Le temps s'est chargé de remettre les choses en leur place véritable : Gilbert — l'infortuné convive au banquet de la vie — était loin d'être sans fortune; quant au grenier de Béranger les visites que le poète y recevait, les jours de bombance qui s'y succédaient, n'en faisaient pas un séjour bien affreux.

Sous le règne du roi Louis-Philippe les gens de lettres étaient encore considérés d'un assez mauvais œil, sans parler de celui que les fournisseurs leur refusaient avec un touchant ensemble.

Un romancier — même arrivé — qui se serait présenté chez un de ces bour-

geois qu'on représentait invariablement le dos au feu et le ventre à table, pour lui demander la main de sa fille, se serait exposé à recevoir — pour toute réponse — le pied du papa... quelque part.

« A Paris et en province — a dit un écrivain — la moitié d'un certain monde croyait alors fermement que les gens de lettres ne se nourrissaient guère que de chair humaine, en buvant du sang dans des têtes de mort ; et l'autre moitié, que ces mêmes gens de lettres emportaient régulièrement les convertis d'argent dans les maisons où l'on avait l'imprudence de les inviter. »

Le tableau était un peu noirci, mais il traduisait assez exactement l'opinion dominante.

Plus tard, les personnages de Mürger continuèrent la tradition des artistes pauvres par leur faute, c'est-à-dire par leur incurable paresse, car on ne travaillait guère — il faut bien en convenir — dans le monde de la bohème où poètes et peintres se contentaient de manger — aussi gaïement que possible — la traditionnelle vache enragée.

— Mais enfin, monsieur — disait un propriétaire au peintre Marcel — vous avez bien un mobilier, quel qu'il soit ?

— Non, ça prend trop de place dans les appartements ; dès qu'on a des chaises, on ne sait plus où s'asseoir.

— Mais vous avez un lit ? Sur quoi reposez-vous ?

— Je me repose sur la Providence...

On rit encore des paradoxes à tous crins et des bouffonneries adorables de Mürger, mais combien ses personnages sont démodés, combien leurs mœurs sont incompatibles avec les nôtres.

A de rares exceptions près, les poètes — de nos jours — sans désertier complètement le rêve, ambitionnent de se faire une belle place dans la réalité.

Il faut les en féliciter.

Je ne veux pas dire que tous deviennent riches, oh, non ! mais ceux qui ne le deviennent pas, montrent autant de dignité que ceux qui le sont devenus.

On a souvent parlé de la mission du poète et de l'écrivain : si cette mission existe réellement, elle doit être faite de courage, de patience, d'abnégation.

Combien est vraie cette pensée consignée dans les mémoires de ces deux infatigables lutteurs qui s'appelèrent les frères de Goncourt :

« Pour arriver il faut enterrer deux générations, celle de ses professeurs et celle de ses amis de collège : la génération qui vous a précédé et la vôtre ! »

Pierre BATAILLE.

ECHOS ARTISTIQUES

Nos artistes: Mlle Mastio, dont le début a été si remarqué dans *Beaucoup de bruit pour rien*, à l'Opéra-Comique doit chanter prochainement le rôle de Mimi, de la *Bohème*, dont elle fit une si exquise création à Lyon, en remplacement de Mlle Guiraudon, qui doit créer, sous peu de jours, la *Cendrillon* de Massenet.

Suivant l'exemple de sa camarade Augusta Pouget, qui a tenu, cet hiver à la Nouvelle-Orléans des rôles de chanteuse légère, Mlle Carvini, notre ancienne chanteuse d'opérette des Célestins a chanté dernièrement au théâtre de Saint-Etienne, sous le nom de Mlle d'Agenville, le rôle de Dalila dans l'opéra de Saint Saëns ; elle y a obtenu un grand succès de beauté et a, paraît-il, déployé une grande souplesse dans l'emploi de ses moyens vocaux et dramatiques.

AG

Une des ballerines les plus en vue de l'Opéra, Mlle Subra, est sur le point d'abandonner la scène pour ouvrir dit-on, un cours de danse à la fois artistique et mondain.

Elle remplissait à l'Opéra les rôles les plus importants de la partie chorégraphique Léo Delibes l'avait choisie pour incarner le personnage de Coppélia qu'elle avait tenu, jusqu'à aujourd'hui, avec une grâce enchanteresse. Enfin, elle avait créé de nombreux divertissements dans tous les grands ouvrages montés par l'Académie de musique.

Fille d'un petit tailleur en chambre de Montmartre, elle était parvenue à la gloire et à la fortune. Et cela donne, une fois de plus, raison au joli mot cité l'autre jour par un confrère :

— Les *pointes* rapportent quelquefois de quoi vivre sur un bon pied !...

AG

La 1200^e représentation de *Mignon* a eu lieu récemment. Ces 1200 représentations ont été données en 32 ans et 6 mois, ce qui fait une moyenne de 36 représentations par année. Nous souhaitons aux jeunes musicastres si féroce ment détracteurs de l'œuvre d'Ambroise Thomas, une pareille longévité pour leurs fours.

AG

Le dimanche 14 mai a eu lieu devant une assistance de 15.000 personnes, la reconstitution du théâtre antique dans les arènes d'Arles.

On donnait *Mireille*, de Mistral, avec musique de Gounod.

Le peintre Drosse avait brossé de magnifiques décors. L'interprétation a été parfaite ; MM. Lepreste et Ghasne ont été très applaudis. Les farandoleurs d'Arles et de Maillane ont dansé la danse du pays, accompagnés par la fanfare et les tambourins de Maillane.

AG

L'Amérique — dit notre confrère le *M'nestrel* — compte déjà trois artistes millionnaires, ayant gagné leur fortune dans l'exercice de leur profession.

Ce sont Miss Crabtree, plus connue sous

le nom de Lotta, Miss Mitchell et Miss Fannie Davenport. Miss Crabtree, dont le père était simple charbonnier, est à la tête de 15 millions de francs, et on assure qu'elle administre sa fortune avec une habileté qui ferait honneur au plus adroit financier. Miss Maggie Mitchell qui possède 12 millions, a commencé d'une façon très obscure sur un petit théâtre de St-Louis, où pendant plusieurs années, elle ne remplit qu'un rôle secondaire. Le premier rôle important qui lui fut confié est celui de Fanchon, dans une comédie qui portait ce titre, et ce rôle la rendit aussitôt populaire, à ce point qu'elle gagna un million et demi, dit-on, rien qu'en jouant *Fanchon*. La troisième, Miss Fannie Davenport, célèbre pour sa beauté et pour son talent, pâlit pourtant un peu à côté de ses émules, car sa fortune ne dépasse guère 4 millions, placés d'ailleurs en terrains d'une valeur solide. Elle joint à cela quelque chose comme 750.000 francs de bijoux.

Nous ne voyons guère, en Europe, que la Patti qui ait réalisé une fortune analogue.

Il est bon d'ajouter qu'en Amérique le talent est secondaire pour avoir du succès.

L. M.

NOS THEATRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Les dernières représentations de *Cyrano de Bergerac* sont annoncées.

La pièce d'Edmond Rostand aura atteint à Lyon le chiffre de soixante représentations.

Elle sera donnée en matinée et en soirée le dimanche et le lundi de la Pentecôte.

La Direction prépare pour suivre : *Le Truc de Séraphin* — A l'étude : *La Mendiant de Saint-Sulpice*.

X.

DÉNOUEMENT

Pour...

A mesure que le lien
Qui m'unit à toi se resserre
Je vois ton cœur plus loin du mien,
Je vois ton regard moins sincère.

Oui... je sais que ta lèvre ment
Chaque fois qu'elle dit : « je t'aime ! »
Je sais que tu fais d'un serment
Le synonyme d'un blasphème...

Sous ton doux sourire ingénu
Tu caches une âme perverse...
Mais pourquoi donc es-tu venu,
Toi dont la voix trompeuse berce ?...

Allons ! fais-moi la charité
De m'enlever toute espérance.
Dis une fois la vérité :
Dis, va. Qu'importe ma souffrance ?

Depuis que j'ai perdu la foi
(Sans pouvoir, hélas ! te maudire)
Je voudrais mourir, car sans toi
Mon existence est un martyre.

— Les « promesses de l'avenir ? »
Tu n'y crois pas ; je n'y crois guère...
Et notre « roman » va finir
Comme une « intrigue » très vulgaire.

Le regard follement grisé
Je n'apercevais point la boue...
— Notre amour ne fut pas brisé ;
C'est bien plus triste : il se dénoue !

Andréa LEX.

LES COURSES

FANTAISIE LIBRE

Ding ! Ding ! Ding ! la cloche a sonné
Et de la piste avec ardeur,
Chacun s'éloigne bousculé.
Bravant la foule et la chaleur.

L'émotion grandit, c'est l'instant
Où les chevaux, nobles de port,
Font leur entrée, coup d'œil charmant.
Prêts à lutter contre le sort.

On se montre le favori
D'un œil envieux et jaloux.
Ainsi qu'un enfant endormi,
On le couve d'un regard doux.

Le détaillant en son ensemble,
Chacun s'emballe, à son sujet
Pour lui de crainte, on tremble
Qu'il se dérobe, quel triste effet !

Enfin le starter a baissé
Son drapeau. Dans un nuage
De poussière, peloton serré,
Ils passent, tel un mirage.

C'est le rouge — le vert — non, le bleu
Il tient la corde — puis la lâche
Il va, suivi de plus d'un vœu,
Allons bon ! Il fait panache !

Et de la rivière troublée
Bête et jockey sortent bientôt
Veste salie, robe mouillée
Pour quitter la piste aussitôt.

Adieu richesse, rêve doré !
Dans l'onde il s'est évanoui.
Et c'est le sort prédestiné
Du louis mis sur le favori.

Continuez à chaque course
Vous obtiendrez, c'est fatal,
Au détriment de votre bourse
Le même résultat final.

Et malgré tout, avec plaisir,
On voit venir ce doux moment
Qui fait naître en nous le désir
D'aller gagner un peu d'argent.

Car c'est la fête du soleil
De la mode et de la femme
Où le cœur, refrain éternel,
Parle d'une nouvelle flamme.

Où Monsieur trouve Madame mieux
Au travers d'une coupe blonde,
Et lui fait entrevoir les cieux,
Le soir, en oubliant le monde.

Profitons de ce bon moment,
Chantons donc les courses et l'amour
En regrettant tout simplement
Que ce plaisir ne dure qu'un jour.

Maurice P***

LETTRE PARISIENNE

EXCÈS DE POLITIQUE

C'est une belle chose que la politique, et c'est même paraît-il une chose nécessaire, mais vraiment on en met un peu trop dans l'assaisonnement de certains plats qui pourraient parfaitement s'en passer. Aimez-vous la muscade ? disait le personnage de Boileau, on en a mis partout. Voilà deux exemples tout récents qui font souffrir les gens qui ont dans l'esprit un grain de philosophie.

Ces jours-ci on célébrait à Tours les fêtes du centenaire de Balzac et à Orléans celles de l'anniversaire de la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc. Voilà, semble-t-il, deux cérémonies où la politique n'a pas grand chose à voir, j'entends la politique contemporaine. On aurait grand peine à rattacher Balzac à la politique. Personnellement il a je crois essayé, comme tout le monde, de se présenter aux suffrages de ses concitoyens mais naturellement il a été battu avec pertes et fracas. Encore ne suis-je pas bien sûr de ce que j'avance, mais ce n'est pas invraisemblable puisque l'auteur des *Trois mousquetaires* a bien un jour été lui aussi piqué de la tarentule de la députation et a échoué brillamment. Balzac aurait donc pu avoir, s'il ne l'a fait connaître, un jour la même folle ambition puisqu'aussi bien il en a connu bien d'autres comme de devenir grand imprimeur, grand financier et même pâtissier ! Quant à la place que tient la politique dans son œuvre, elle n'est pas prépondérante quoiqu'assez importante. Il n'y montre pas un penchant très prononcé pour les principes révolutionnaires, il s'en faut.

Et c'est bien de cela que l'on a paru lui faire un crime dans son propre pays. Le conseil municipal de Tours s'est abstenu de prendre sa part des récentes réjouis-

sances, considérant que Balzac était un affreux réactionnaire. Vraiment elle est bien bonne. Il fallait lire dans un article de notre confrère Adolphe Brisson du *Temps*, une conversation avec je ne sais quel éminent personnage municipal où Balzac et les questions de voirie étaient mêlés de la façon la plus réjouissante et la plus inattendue. Pauvre Balzac ! Ce chapitre-là manquait à la Comédie humaine. Ce n'est pas tout. Il paraît que M. Brunetière qui devait faire une conférence sur Balzac et qui l'a faite en effet, était menacé de tapage. Pourquoi ? Je n'ai pas très bien pu le comprendre et ne me chargerai donc pas de vous l'expliquer. Est-ce que cela aurait, par hasard, rapport à l'Affaire ? C'est bien possible. J'ai été moi-même témoin l'année dernière de conversations où Balzac entraînait de gré ou de force dans l'Affaire à laquelle on ramène tout maintenant. En vérité, j'ai entendu des gens faire un amalgame inattendu de la statue retentissante de Balzac par Rodin et de l'Affaire Dreyfus elle-même. Voilà qui est plaisant, et ces choses-là, dites à froid, paraissent de bonnes plaisanteries. C'est comme cela cependant en vertu de cette manie dont je me plaignais tout à l'heure de l'assaisonnement par trop politique introduit dans toutes sortes de cas inattendus.

La délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc peut avoir été à la rigueur considéré autrefois comme un événement politique. Encore était-ce plutôt de la politique internationale. Quel rapport cet événement en tout cas, peut-il avoir avec la politique d'aujourd'hui. Mystère ! Quoi qu'il en soit M. Cavaignac a pris sa part des réjouissances et il a prononcé un grand discours où il a rattaché ses vues sur l'affaire Dreyfus à la prise d'Orléans par cette pauvre Jeanne. Certes, je me garderais bien de porter ici un jugement sur le discours de M. Cavaignac, mais je ne puis m'empêcher de considérer au simple point de vue philosophique s'il n'y aurait pas eu d'autres endroits et d'autres prétextes pour traiter de la terrible Affaire. Les réunions publiques électorales et autres sans compter la tribune de la Chambre sont des endroits excellents pour parler de ce qui nous divise le plus. Mais je crains bien qu'il est trop tard pour faire entendre cela en France maintenant.

Cette pauvre Jeanne d'Arc a d'ailleurs peu de chance depuis quelques années. On veut la faire prisonnière une fois de plus. C'est à qui l'accaparera dans un parti. Les positivistes la réclament tout comme les croyants. Les radicaux disent : « Elle serait avec nous et les conservateurs disent : « Elle est à nous. Pendant ce temps Jeanne d'Arc ne s'est pas encore prononcée. Heureusement pour elle. Sans cela il est probable que le parti contre lequel elle serait prononcée la couvrirait de sottise. On l'appellerait panamiste, dreyfusarde et autres noms d'oiseau qui servent aujourd'hui à désigner les gens qui ne sont pas tout à fait de votre

EN VENTE PARTOUT

Le Numéro : 10 centimes

Grande gravure en couleurs. Modes Nombreux dessins

Le Journal de la Beauté

Journal hebdomadaire des Dames et des Jeunes Fille

Amélioration et conservation de la beauté. Conseils et instructions pratiques. Soins de la peau, du corps, des mains, du visage de la bouche, des dents, etc. etc. La toilette féminine. Hygiène de la nourriture pour l'entretien de la beauté. Hygiène de tous les sports L'élégance : robes, manteaux, lingerie, coiffures bijoux Transformation de toilettes. La vie mondaine, L'élégance au théâtre et à la ville. Patrons découpés. Ouvrages de dames. Questions judiciaires. Romans etc. etc.

VACHERIE A CÉDER

après fortune, aux portes de Paris. 22 vaches, 2 chevaux, 3 voitures et le matériel. Vente journalière 280 litres à 40 centimes. Bénéfice net 14,000 francs par an. Pavillon d'habitation, 8 pièces, cour, étables, greniers, prairies. On traitera avec 14,000 francs ou garanties.

Ecrire ou voir **DAGORY**, 37, boulevard Saint-Mar tin, à Paris.

FUMEURS !

Ne fumez qu'un SEUL Papier à Cigarettes

« LE CYCLISTE »

G. AUBERT

165, rue de Paris. — Montreuil-sous-Bois (Seine)

Cahier à bout ambré et gommé
Cahier gommé — Fermeoir inusable

LE DEMANDER CHEZ TOUS LES DÉBITANTS DE TABAC

GAVOTTE-LUCIE

L'éditeur Fromont vient de publier *Gavotte-Lucie*, une œuvre charmante de SAINT-GEORGES D'ESTREZ.

La Gavotte est dédiée à M^{lle} Lucie Faure, qui a bien voulu l'agréer, et elle est écrite pour piano. — C'est une œuvre d'un rythme gracieux, facile et d'un caractère agréablement archaïque. Elle porte l'inspiration du temps joyeux de nos aïeules.

M. Saint-Georges d'Estrez n'en est pas à son coup d'essai. Nous avons eu de lui plusieurs compositions véritablement charmantes.

SITUATION offerte à tous hommes ou dames, en tenant dépôt d'article unique de grande consommation, de vente très facile. Inutile de quitter son emploi. pas de capitaux à exposer. sécurité et avantages de 1^{er} ordre. *Echantillons, Prospectus et Affiches* sont envoyés gratis et franco à toute personne qui enverra son adresse accompagnée d'un timbre-poste de 0 fr. 15 centimes à **M. René GODFRÖY**, rue Champin, à SCEAUX (Seine).

opinion. Ah ! oui, c'est une belle chose que la politique ! Elle se fourre dans la littérature et dans l'art de la façon la plus cocasse quand elle n'est pas la plus regrettable. Il m'est arrivé parfois de critiquer vivement pour son apathie et son ignorance un fonctionnaire important de l'administration des Beaux-Arts. « Comment, m'a-t-on dit, vous critiquez ce pauvre un tel. mais c'est un vieux républicain ! Ah voilà qui m'est égal ai-je énergiquement répondu. Il a des besognes importantes à faire, il ne les fait pas ou les fait mal. Qu'est-ce que cela peut me faire que la politique qui l'a poussé à cette place qu'il occupe mal l'y maintienne.. J'aimerais mieux un homme de talent et d'action qui ne serait ni vieux ni même républicain. » Evidemment j'exagérais. Parmi les républicains, il en est et beaucoup qui ont toutes les qualités requises. Mais ce qu'on ne peut souffrir, c'est que l'on se targue d'une opinion pour se faire pardonner une incapacité.

De même à chaque instant j'ai pu constater que l'on tenait compte aux artistes des opinions qu'ils affichaient sincères ou feintes, pour leur accorder ou leur refuser les honneurs, distinctions, commandes et autres faveurs. Il y a des artistes d'antichambre comme il y avait autrefois, disait-on sous l'Empire, des généraux d'antichambre. Ils sont fort malins, au courant de tous les changements de ministère ; ils les prévoient, agissent en conséquence et les servent successivement, comme des préfets. Ils sont avisés de tout sauf de la façon de faire des chefs-d'œuvre, mais il ne faut pas trop en demander et l'on ne peut pas s'occuper de tout à la fois. Tout cela n'empêche pas qu'il vaudrait mieux laisser la politique aux politiciens, l'art aux artistes, et la littérature aux littérateurs.

Arsène ALEXANDRE.

Doux foyer, sois béni !

*Lorsque l'homme, lassé d'errer seul dans le monde
Cherche enfin le repos,
Et qu'il veut arrêter sa course vagabonde,
Oublier tous ses maux,
C'est à l'humble foyer, près de la femme aimée,
Qu'il sent, pauvre banni,
L'espérance renaitre en son âme charmée :
Doux foyer, sois béni !*

*C'est au foyer joyeux que la chère nichée
Nait, s'élève et grandit ;
Lès parents sont heureux en voyant chaque année
S'emplir le petit nid ;
Leur famille s'accroît, leur bonheur est le même,
Par l'amour rajeuni,
Et les enfants sont fiers d'un foyer où l'on s'aime :
Doux foyer, sois béni !*

*C'est encore au foyer quand l'homme la délaisse
Dans ses désirs changeants
Que l'épouse trahie oublie sa détresse
Après de ses enfants ;
Puis quand l'ingrat revient, honteux de sa folie,
Au foyer désuni,
Il trouve pour vieillir une paix recueillie :
Doux foyer, sois béni !*

M^{me} Jeanne GERMAIN.

BALLADE MACABRE

Renversé par une automobile qui circulait dans la rue de Rivoli à la faible vitesse de quatre-vingts kilomètres à l'heure, M. Paturon avait dû subir l'amputation d'une jambe. Quand l'opération fut terminée, M^{me} Paturon se demanda ce qu'elle allait faire du membre coupé. Elle envoya chercher M. Farinel, un ami, pour le prier de l'en débarrasser ; les amis sont faits pour être chargés des commissions désagréables.

Farinel arriva, poussa des gémissements à la vue de son malheureux ami, tout en se disant à part lui : J'aime infiniment mieux que cela te soit arrivé plutôt qu'à moi.

— Mon cher monsieur Farinel, dit M^{me} Paturon, vous nous rendriez service si vous vouliez faire le nécessaire pour nous débarrasser de la jambe d'Anatole.

Anatole était le prénom de M. Paturon.

— Nous ne savons qu'en faire, ajouta-t-elle.

— Avec le plus grand plaisir, dit Farinel.

— Tu serais bien aimable, murmura Paturon de son lit.

— Tranquillise-toi, je vais m'en occuper, entre amis, cela se doit.

M^{me} Paturon lui remit la jambe bien emballée dans de vieux journaux.

Quand Farinel fut dehors, il se gratta le nez et se demanda où il pourrait bien porter la jambe de son ami : il était très embarrassé. D'abord il eut l'idée de la déposer dans une allée quelconque et de s'enfuir.

Cela ne serait pas convenable, se dit-il.

Après avoir réfléchi, il se décida à l'envoyer au commissaire de police du quartier : c'est leur métier à ces gens-là de ramasser les jambes coupées.

Il entra dans un café et rédigea une lettre ainsi conçue :

« Monsieur le commissaire,

« Ecrasé par une automobile, un de mes amis a dû se faire amputer une jambe ; je vous l'envoie afin que vous la fassiez transporter où il vous plaira.

« Si la police faisait son devoir, ces accidents ne se produiraient pas.

« Je suis bien le vôtre. »

Attrape, se dit Farinel.

Il signa et ajouta son adresse.

Il donna la lettre et la jambe à un commissionnaire et il rentra chez lui tout guilleret, en homme qui éprouve la satisfaction d'avoir accompli son devoir.

A midi, quand le commissaire arriva à son bureau, il aperçut le paquet au milieu de ses papiers.

Méfiant, il appela le garçon de bureau.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, monsieur, c'est un paquet qu'un commissionnaire a apporté.

— Ce n'est pas une bombe, au moins.

— Je ne sais pas, monsieur ; le commissionnaire ne l'a pas dit.

— Parbleu ! on ne le dit jamais.

Le commissaire défilait le paquet avec les plus grandes précautions pendant que le garçon de bureau se tenait prudemment auprès de la porte, prêt à fuir en cas de danger.

Tout-à-coup le commissaire poussa une exclamation.

Le garçon de bureau prit la fuite.

— Une jambe coupée ! s'écria le commissaire. Encore un crime ! Messieurs les assassins ne se gênent plus ; ils nous narquent jusque dans nos bureaux.

N'entendant pas d'explosion, le garçon était revenu ; il avait entr'ouvert la porte.

— Monsieur, dit-il, il y a une lettre avec le paquet.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit.

— Vous ne me l'avez pas demandé.

Le commissaire prit connaissance de la lettre.

Farinel, dit-il ; en voilà un drôle de particulier ! Je vais lui apprendre à vivre.

Il l'envoya chercher par deux agents.

— Farinel dînait en compagnie de sa femme et de quelques amis, lorsque la bonne vint le prévenir que deux agents venaient le chercher.

M^{me} Farinel pâlit.

— Tu as fait un mauvais coup ? demanda-t-elle.

Tiens, se dirent les amis, nous allons rire.

— Je vois ce que c'est, dit Farinel ; c'est pour la jambe de Paturon que j'ai envoyée chez le commissaire. Attendez-moi je reviens sous peu.

Farinel, emmené par les deux agents, se rendit chez le commissaire qui le reçut sévèrement.

— C'est vous, monsieur, lui dit-il, qui vous moquez de la police en vous livrant à des plaisanteries de mauvais goût ?

— Ce n'est pas une plaisanterie.

— N'insistez pas où je vous fais conduire au dépôt. Je ne suis pas chargé des inhumations ; emportez votre jambe et ne recommencez pas.

Farinel, tout penaud, prit un fiacre et revint chez son ami auquel il conta sa mésaventure.

— Que faire ? dit M^{me} Paturon.

— Mon cher ami, gémit Paturon, mets-toi à ma place, cherche un moyen de nous tirer d'embarras ; en pareille circonstance, je te rendrais le même service avec plaisir.

— Merci, dit Farinel ; j'ai une idée ! Je vais la porter dans un hôpital ; on en coupe tous les jours dans ces établissements ; une de plus ou de moins...

— C'est cela ; va dit Paturon.

Farinel prit un autre fiacre et se fit conduire à l'hôpital Lariboisière.

— Qu'est-ce que vous voulez demanda le concierge.

— Je vous apporte une jambe coupée, dit Farinel, la jambe d'un ami.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ?

— Je viens vous prier de m'en débarrasser.

— Vous en avez du toupet ! s'écria le concierge. Pour quoi prenez-vous la maison, pour un dépôt ?

Un interne arriva.

Farinel lui expliqua son affaire.

Nouveau refus.

— Voyons, monsieur, dit Farinel, mettez-y un peu de complaisance ; glissez cette jambe au milieu des autres, elle passera comme une lettre à la poste.

— Impossible, dit l'interne, les règlements s'y opposent.

— Oui, monsieur, appuya le concierge, le règlement est formel ; remportez-ça.

— Que votre ami vienne se faire amputer ici, reprit l'interne, nous ferons le nécessaire.

— Merci pour lui, dit Farinel ; une fois, cela lui suffit. Où faut-il la porter ?

— Je ne sais pas, dit l'interne ; allez voir à la morgue.

— C'est une idée ! s'écria Farinel qui partit avec sa jambe sous le bras.

Il hêla un fiacre.

— Cocher, à la Morgue.

— Qu'est-ce que vous demandez ? interrogea un employé de l'établissement.

— Je vous apporte ceci, dit Farinel en lui remettant son paquet.

— C'est un cadavre d'enfant ?

— C'est simplement une jambe, une toute petite jambe coupée.

— Eh bien, et le reste.

— Quel reste ?

— Le reste du cadavre.

— Mais son propriétaire n'est pas mort ! C'est la suite d'une amputation.

— Il n'est pas mort et vous avez l'audace d'apporter ça ici. Est-ce que vous vous moquez de la Morgue ? D'où cela vient-il ?

— De chez un de mes amis qui a été amputé.

— Vous prenez la Morgue pour une succursale de la voirie ! Si encore vous aviez trouvé ce débris cadavérique sur la voie publique, je pourrais l'exposer afin que son propriétaire puisse venir la reconnaître.

Remportez ça.

— Où voulez-vous que j'aille ?

— Où vous voudrez, ce n'est pas mon affaire.

— Dites-moi où je dois la porter.

— Allez voir au cimetière.

— C'est une idée ! s'écria Farinel qui partit en emportant la jambe sous son bras.

Il reprit un fiacre et se fit conduire au dépôt mortuaire du cimetière de Montmartre.

Enfin, se dit-il, je vais en être débarrassé.

Il trouva le gardien auquel il expliqua le but de sa visite.

— Impossible, dit le gardien, les règlements le défendent.

— On n'enterre plus dans les cimetières à présent ?

— On n'enterre que lorsque les formalités exigibles en cas de décès sont remplies.



PIANOS

CH. MORETTON & C^{ie}

9, Place des Jacobins, 9

(ENTRESOL)

HARPES CHROMATIQUES sans Pédales

Leçons. — Vente. — Location

ASTHME ET CATARRHE

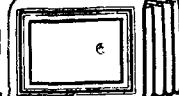
Guéris par les CIGARETTES ou la POUDRE **ESPIC**
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
Toutes Pharmacies, 2^e la Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

EN 20 JOURS

GUERISON RADICALE de l'Anémie
Par l'ELIXIR DE ST-VINCENT-DE-PAUL

Soul Produit autorisé spécialement.
Pour Renseignements, s'adresser chez les SOEURS de la CHARITE, 105, Rue Saint-Dominique, PARIS
GUINET, Pharmacien-Chimiste, 1, Passage Saunier, Paris.
EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Porte-Monnaie **Voulez-vous** SERVIETTE sans COUTURE
LE TANNEUR DE LA
Maroquinerie
SOLIDE
ET PRATIQUE ?

Achetez les Articles fabriqués
SANS COUTURE breveté s. g. d. g., en peau,
d'une seule pièce
Blagues à tabac; Porte-cartes et Lettres; Etuis
à Cigarettes, Cigares et à Chapetelets; Encaisseurs
banque; Portefeuilles; Sacoques de bicyclettes, de
voyage; Valises, Sacs, Divers (Tarif-Notice franco).
Dépôt & Détail : LYON, r. République, 61

CHAPELLERIE NOUVELLE

Les créations de MUSNIER sont sans rivales
N'achetez rien sans voir leur cachet et leur prix

Maison MUSNIER

Fournisseur-Créateur des PREMIÈRES MARQUES DE PARIS

8, Cours Gambetta, 8

CHARBONNIÈRES

BOIS DE L'ÉTOILE

VENTE PAR LOTS

Pour l'établissement de VILLAS

Terrain boisé — Vue splendide — Air pur
Eau de la Compagnie
dans toute l'étendue du bois

Terrain depuis 1 franc le mètre carré

S'adresser pour traiter et visiter :

à Charbonnières, chez M. CHATELAIN,
Grande-Rue.

à Lyon, 11, rue Président-Carnot, bureaux de
M. BOUTIER.

L'HABILLEMENT GRATUIT

Nos hommes politiques, après avoir lé-
gifié sur le droit au travail, ont déposé
un projet de loi établissant le droit au pain.
Il était réservé à « La Mode Française »
d'établir le droit à l'habillement gratuit.

Cette prérogative est présentée par UN
COSTUME TAILLEUR, facile à faire, grâce
au patron découpé grandeur naturelle, qui
accompagne les 6 mètres de tissu pure laine
(noir, marine, beige foncé et gris foncé),
accordés gratuitement à toute personne
qui prend ou renouvelle un abonnement
d'un an, de 30 francs. à « La Mode Fran-
çaise », journal hebdomadaire de 16 grandes
pages illustrées sur papier glacé, la 1^{re} co-
lorisée à l'aquarelle, le plus mondain et le
mieux rédigé de tous les journaux de mo-
des. (Spécimen gratuit sur demande à M.
Orsoni, 3, rue de la Sablière, Paris).

— Mais mon ami n'est pas mort !
— Cela ne fait rien, il faut agir comme
s'il était décédé.

Farinel, harassé, reprit un fiacre et se fit
conduire chez le commissaire de police
auquel il narra ses pérégrinations et leur
insuccès.

— Après tout, lui dit-il, c'est à vous à me
renseigner; c'est votre métier. Je vais dé-
poser la jambe devant votre porte, vous en
ferez ce que vous voudrez.

— Je vous dresserai procès-verbal.

— Que faut-il que j'en fasse ?

— Il faut la faire inhumer; cela regarde
les pompes funèbres.

— Fallait le dire tout de suite !

Farinel reprit un fiacre et se rendit aux
pompes funèbres.

On l'introduisit dans un bureau où un
monsieur tout de noir habillé le reçut.

Farinel lui remit son paquet.

— Voici une jambe que je vous apporte
pour la faire inhumer; c'est le commissaire
qui m'envoie.

L'employé tâta le paquet, le soupesa.

— Il n'y a que la jambe ?

— Rien que la jambe.

Il serait préférable qu'il y eût le corps
tout entier, cela serait plus régulier.

— Je ne peux cependant pas tuer mon
ami pour vous faire plaisir ?

— Vous avez les pièces ?

— Quelles pièces ?

— Les pièces faisant connaître l'état civil
de la personne décédée ou du propriétaire
de la jambe; le permis d'inhumer.

— Je n'ai rien du tout.

— Alors, je ne peux rien pour vous; re-
venez quand vous serez en règle. Cela ne
se fait pas comme cela !

Farinel, complètement médusé, rentra
chez lui avec la jambe qui commençait à
sentir mauvais; il la déposa dans un coin
de son salon.

Sa femme faillit mourir de peur et lui fit
une scène épouvantable. Toute la nuit, Fa-
rinel eut le cauchemar: des jambes cou-
pées dansaient devant ses yeux, tandis
que des fossoyeurs les poursuivaient en
vain.

Le lendemain, il se rendit à la préfecture
où il prit connaissance de la liste des pié-
ces qu'il fallait fournir: extrait de nais-
sance et autres, certificats du maire, du
commissaire, etc.

Après deux jours de courses, il lui fut
délivré un permis d'inhumer.

La jambe de Patron fut mise en bière
dans une caisse possédant les dimensions
régle-men-tai-res; il était temps; elle ré-
pandait une odeur repoussante.

Elle fut enterrée dans les fô...ô...ômes et
put enfin, après tant de ballades, goûter
l'éternel repos.

Eugène FOURRIER.



EN ROUTE

Patronne et caissière sont veuves,
Tristes comme un enterrement,
Mais la maison a fait ses preuves
Et rien n'y manque absolument.

Chambres confortables, tenues
Avec un soin particulier,
Des eaux fortes très bien venues,
Et des tapis plein l'escalier.

Le salon a des airs sinistres;
Dans la vaste salle à manger
On est servi par des ministres
Et par un garçon boulanger.

Les ministres, cravate blanche,
Longue serviette sous le bras,
Matin et soir, fête et dimanche,
Sont là qui font des embarras.

Le garçon boulanger surveille;
Il est grave. On dirait ma foi
Que sa table, mise à merveille,
A nourri le pape et le roi.

Peu m'importe. J'observe à droite
Un monsieur maigre aux cheveux plats,
Et sa compagne à gorge étroite
Qui fait la moue à tous les plats.

A gauche, un voyageur imberbe
Se plaint de n'avoir pas de flanc,
Et cet autre, d'un ton superbe,
Se fâche à propos du vin blanc.

Un vieux beau grignote la mie
De son pain tendre comme un gant,
Lady pose pour l'anémie
Et Mylord pour l'homme élégant.

Un barde infirme prend sa muse,
Trouve quatre vers en mangeant,
Et voilà comment on s'amuse
A l'hôtel du Lion d'Argent.

ROUL TABOSS.

Charleville, mars 1899.

LE

Roman d'un Psychologue

I

Au lieu de valser, ils s'étaient rendus
dans un délicieux jardin d'hiver assez éloi-
gné de l'orchestre pour que l'oreille ne per-
çût qu'une harmonie très douce.

La jeune fille avait tout de suite com-
mencé à causer avec abandon, bien qu'elle
rencontra pour la première fois son dan-
seur à ce bal donné par le peintre L... Dès
les premiers mots échangés entre eux, elle
avait vu qu'il était doué d'un esprit très ar-
tiste; il avait deviné qu'elle possédait une
culture intellectuelle rare chez une femme.

Et ils s'arrêtaient maintenant, aussi sur-
pris l'un que l'autre, lui s'écriant :

— Ainsi vous êtes le spirituel auteur de

Abonnements à tous les Journaux Français et Etrangers

AGENCE FOURNIER
Rue Confort, 14

« Le boulet » — « Miss Maud. » — « Amour triste », de ces nouvelles pétillantes d'esprit.

Elle disait :

— Je ne me doutais pas que je m'adresserais à Guy Monnavant, le fin psychologue dont les œuvres sont si appréciées.

Durant une bonne minute, ils s'examinèrent avec la curiosité qu'on éprouve à se trouver en face d'un personnage connu.

Odette Desnerys n'était pas très grande ; mince, sans maigreur, avec une flexibilité de créole, un buste aux lignes harmonieuses et un visage d'une joliesse captivante : teint rosé d'anglaise, yeux mordorés lumineux et gais, toute petite bouche dont le sourire creusait une délicieuse fossette au coin des lèvres, cheveux d'un blond chaud qui semblaient emprisonner un rayon de soleil et s'envolaient, sur le front et sur la nuque, en bouclettes folles. Mais le plus grand charme d'Odette était sa jeunesse qui s'épanouissait, vivace, comme si elle eût voulu donner à ceux qui l'entouraient un peu de sa gaieté insoucieuse.

Le romancier avait des traits réguliers, un teint pâle, des yeux bleu froid, très durs, très pénétrants, comme si, par manie de métier, il cherchait à lire au fond des âmes ; une longue barbe, et un visage gardant l'impassibilité voulue d'un dédaigneux qui regarde vivre le vulgaire.

Il répéta rêveur :

— Vous écrivez donc... étrange... étrange !

— Je n'ai pas la « tête de l'emploi » fit-elle, rieuse, vous vous figuriez sans doute quelque demoiselle à cheveux courts, un bérêt sur l'oreille, fumant des cigarettes, ayant des allures d'une indépendante, et non d'une jeune personne qui vient en soirée avec sa maman ! Moi, je ne vous croyais pas comme vous êtes, d'après vos livres.

— Vous connaissez mes romans ?

— Mon Dieu, oui ; je sais bien que vous n'écrivez pas pour les ingénues, mais je suis un confrère et je lis tout... par métier.

— Comment me supposiez-vous donc ?

interrogea-t-il curieusement.

Elle se mit à rire aux éclats :

— Je vous croyais très vieux, très maussade, très misanthrope.

— Pourquoi donc ce jugement impitoyable ?

— Vous m'obligez à vous le dire ?... C'est que, tout en admirant beaucoup votre talent, je déteste votre esthétique.

— Vraiment ! fit-il un peu froissé, pourquoi ?

— Parce que vous êtes un de ces affreux pessimistes qui, systématiquement, trouvent tout laid, tout mal fait.

— Est-ce ma faute si je vois la vie telle qu'elle est ? Il n'y a que de vilaines choses ici-bas, et c'est un triste spectacle !

Elle se récria :

— Ne dites pas cela ! ne le dites pas. Les jouisseurs, les découragés, les lâches, se croisent les bras et crient à l'effondre-

ment, heureux peut-être d'en profiter ; mais à côté de ces êtres si peu intéressants, il en est d'autres qui se dévouent, qui se montrent sublimes. Non, ce n'est pas fini ! Nous ne nous effondrerons pas ainsi, après des siècles de lutte ! Non, non, il ne faut pas crier au secours ! Nous n'en avons pas besoin ! Attendons demain !

Elle s'excitait en parlant, son bel enthousiasme faisait flamboyer ses yeux et lui mettait aux joues une roseur ardente. Alors, l'enveloppant toute d'un regard admiratif, le romancier lui dit, la voix un peu frémis-sante :

— S'il y avait beaucoup d'apôtres comme vous, Mademoiselle, les pessimistes deviendraient tous des croyants !

Moitié fâchée, moitié confuse, la jeune fille répliqua :

— Ceci est une manière aimable de me montrer que j'ai fait la prêchuse... Oh ! c'est que je me suis fort indignée contre vos livres ! mais si fort ! si fort ! que je suis contente de pouvoir vous le dire en face, Vous allez trouver ma question bien impertinente, sans doute, mais je voudrais tout savoir ! Répondez-moi franchement ; cette manière d'envisager l'humanité est-ce une pose, ou êtes-vous sincère ?

Il répondit :

— Je suis sincère.

Elle murmura :

— Comme je vous plains !

Et l'intonation de cette voix fit vibrer le cœur du romancier d'une émotion inconnue jusqu'à ce jour.

Cette causerie avait duré longtemps, Odette fut la première à s'en apercevoir :

— Il me semble que notre valse compte double, observa-t-elle.

— Ce qui veut dire ?

— Que je dois retourner auprès de ma mère, elle est dans le salon jaune.

Tous deux traversèrent plusieurs pièces brillamment éclairées avant d'atteindre la salle où s'étaient réfugiés les parents.

Odette rejoignit une grosse dame à face rougeaude de baby, de vieux baby très gras, très avachi, aux yeux bleus sans pensée, à la bouche entr'ouverte par un sourire béat.

Le romancier s'inclinant, pria la jeune fille de le présenter à sa mère. La vieille dame serra chaleureusement la main de Guy et baragouina avec un fort accent anglais :

— Que je suis heureuse de vous rencontrer, cher Monsieur ! Voulez-vous venir prendre le thé à la maison jeudi soir, n'est-ce pas ? Je réunis nos intimes, vous serez des nôtres ; voici mon adresse :

Guy promit de profiter de l'invitation et, songeur, il se retira dans une embrasure de fenêtre.

Guy Monnavant était un écrivain de la jeune école. Les lettrés appréciaient ses romans d'analyse fortement documentés.

(A suivre).

René TRÉMADEUR.

TOHU-BOHU

*Constitution des planètes,
As-tu quelque ressort faussé ?
Printemps, aurais-tu terrassé
L'hiver, et rendu ses mains nettes ?*

*Qui peut savoir ? Mais, indiscret
Par les sentiers où, l'an passé
Tout était nu, morne et glacé,
On voit poindre les violettes.*

*Est-ce au fond du foyer éteint
Dans les cendres, soyeux écrin,
Une flammèche, une étincelle ?*

*Ou bien, nos temps sont-ils changés
Et sur les mondes dérangés
Monte-t-il une ère nouvelle.*

Henri BOMEL.

HORLOGE

Jeudi 18 courant, a eu lieu l'ouverture de la saison d'été du coquet Music-hall du cours Lafayette. Tableau de la troupe : Les trois sœurs Liès Alfa, attraction inconnue à Lyon, dans leur merveilleux et élégant numéro à transformations suggestives d'acrobatie. Les Crécendo électrique's clowns musicaux, créateurs du genre. Brolia, le joyeux comique de l'Eldorado de Paris, dans ses scènes de la vie de caserne. Mmes Saint-André, de la Scala de Paris ; Elvire, l'excellente diseuse que les habitués de l'Horloge connaissent de réputation ; Mlles Charmette, Fernande Brard, Dubarry, Crétet, Dubyl ; MM. Delfort, Poncet, Beaudran, François, Berthe, etc. Orchestre dirigé par M. Terrier, un jeune chef de grand talent.

BIBLIOGRAPHIE

LA REVUE DE FRANCE

La *Revue de France*, dont nous avons eu souvent l'occasion de faire l'éloge, vient de prendre une nouvelle extension. Le 1^{er} mai elle est devenue bi-mensuelle et paraîtra désormais complètement illustrée.

Voici le sommaire du dernier numéro :

L'impossible rêve (roman), Camille Pert.
— *Les contes populaires*, André Theuriot.
— *Le pardon des injures*, Léon de Tinseau.
— *La lapidation* (poésie), Albert Lantoine.
— *Le Miracle*, François de Nion.

Enquête sur la séparation des Eglises et de l'Etat. — Réponses de Mgr Goux, Mgr de Pelacot, MM. Goblet, André Theuriot, Chauvière, Baron Legoux, etc.

Hors texte : *A l'Alcazar*, Jean Béraud. — *Etude*, Roll.

Musique : *Dans les boutons d'or*, (mélodie). Augusta Holmès.

Illustrations de J.-M. Barbey, R. Beauclair, H. de Calmels, Georges Fraipont, E. Gros, R. Raymond, G. Riou, Edm. Rocher, E. Rousselot, Raoul Thomen.

Critique théâtrale. — *Le Mois littéraire*. — *Le Mois politique*. — *Le Mois militaire*. — *Le Mois scientifique*. — *Les Provinces*.

La *Revue de France* est en vente dans les grandes librairies et dans les gares. Envoi d'un numéro contre 1 fr. adressé 21, rue du Cirque, Paris.

REVUE DU LYONNAIS

Un an 20 fr. — Bureaux : rue Stella, 3. — Lyon
Sommaire du n° 161. Mai 1899

I. Inauguration du monument Pierre Dupont, par M. Léon Mayet.
II. Puvis de Chavannes, par M. F. Bregnot du Lut (fin).

LE LIVRE D'OR de l'Exposition Universelle
de Lyon 1894
AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON

ROBES et CONFECTIONS A FAÇON
21, Quai Fulchiron, Lyon

OFFRONS

à Messieurs, Dames et Demoiselles

désirant utiliser lucrativement leurs loisirs, travail facile et agréable à faire chez soi, rapport 4 à 6 par jour, selon production.

DUVAL & C^{ie} 3, Rue Cadet, 3
PARIS

NEURALGIES NEVROSES

MAUX DE TÊTE

Vous tous qui souffrez de *migraines, névralgies, maux de tête*, prenez des **Dragées antinévralgiques des RR. PP. Prémontres**, vous verrez votre malaise disparaître comme par enchantement et vous vous fortifierez en même temps l'estomac. L'extract de quinquina jaune titré, qui forme la base de ces dragées, remplace avantageusement le vin de quinquina. L'éloge de ce médicament n'est plus à faire. Son grand débit le recommande au public.

VENTE EN GROS

Pharmacie **BERTRAND** Aîné, Françon, Successeur
21, Place Bellecour, 21

Envoi franco contre 3 francs, timbres ou mandat

Vente au détail dans toutes les
bonnes Pharmacies

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau: dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

Agence de Publicité Fournier

14, Rue Confort, 14

PUBLICITÉ FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Correspondant de l'Agence HAVAS

III. Les Thurneysen, par M. Natalis Rondot (*suite*).

IV. Deux sonnets, par M. François Collet.

V. Chronique d'avril, par M. Pierre Virès.

VI. Bibliographie.

VII. Sociétés savantes.

VIII. Ephémérides lyonnaises.

VI. Revue de la Presse.

Gravures hors texte: Le monument de Pierre Dupont, d'après une photographie de M. Joseph Berger.

Frontispice de la Bible de Bourgeat, par Thurneysen (d'après le cuivre original).

Claude Pellot, marquis de Ferrière, par le même.

REVUE DES BEAUX-ARTS ET DES LETTRES

Bi-mensuelle illustrée

Sommaire du n° du 15 avril 1899

Beaux-Arts: Roll, Louis Codet. — Les Joies de la vie, F. Rocher. — Alfred Roll, de Paris, F. Fagus. — L'Œuvre d'Art écrite, Charles Morice. — Les fêtes de Van-Dyck à Anvers, Rez. — Alphonse Osbert, Henri Degron. — Biographie de M. Deslandres, G. C. — Petits Salons (aquarellistes français), Georges Denoinville; Armand Point, Stuart Meritt; Salon lyonnais, Jean Bach-Sisley; les pastellistes et Mars Antony, Jean Pascal. — Comment discerner les styles. Roger Millès. Expositions et concours. — Règlement de l'Exposition du Mans. Notes d'art.

Lettres: Les Livres, Gaston Derys et F. Fagus. — Les revues, J. Pascal.

Théâtre: Critique Dramatique (Odéon, Vaudeville et Porte Saint-Martin). Jules Ulrich. — Opera-Comique, Henri Contesse. — Scènes d'avant garde, Nouveau théâtre. — Le chef de claque. — Concerts, Georges Saillant.

La Mode, le Monde et les Sports. — La Mode, vicomtesse Jane de Rio. — Les Sports, G. G. Paraf. — Véloipédie, Francycle Sarsay.

Illustrations: Ouvrier de la terre, Le Laboureur. — Quatre études. — Un croquis, Alfred Rol. — M. Alfred Roll dans son atelier. — La Guerre, marche en avant (musée du Luxembourg). — M. Félix Faure et le petit Berge (portraits), A. Roll. — Etude, Osbert. — M. Osbert dans son atelier — Portrait de M. Deslandres. — Comment discerner les styles (Documents).

Musique: Mélodie inédite, les Fossettes, musique de M. A. Deslandres, paroles de M. J. Lemaître.

LE MONDE ILLUSTRÉ

13, Quai Voltaire, Paris

Sommaire du n° 2197 du 18 mai 1899

L'affaire Dreyfus, par L. de Montarlot.

Ce fascicule formant la première partie du numéro de la semaine est entièrement consacré à l'affaire Dreyfus. — Nombreuses gravures.

Le numéro: 25 centimes.

La seconde partie du numéro de la semaine paraîtra samedi et sera vendue également 25 centimes.

LE PETIT POÈTE

Journal ouvert à tous les Poètes

PARIS, 10, rue Tiquetonne. — NICE, 21, rue d'Angleterre.

Sommaire du 15 mai 1899

A propos d'Othello. — Les grands poètes. — La Sybille, M. Malgat. — A la Provence, E. Jaubert. — Mes Roses, P. Clairier. — Notes sur E. Pailleron, C. Méré. — Salut à drapeau! S. Serraire. — Les frères Trois-Points, P. Miche. — Elle, Hadu Lem. — Sonnet à sa bouche, A. Sauvau, etc. Echos, Bibliographie.

A Lyon, chez HEINE, 4, rue Victor-Hugo.

CONCERTS BELLECOUR

Saison 1899

Tous les soirs, grand concert par l'orchestre complet du Grand-Théâtre de Lyon. Pour les abonnements, s'adresser à l'Agence Fournier, rue Confort, 14. Prix de l'abonnement pour toute la saison: 12 francs.

ELDORADO

33, cours Gambetta, 33

Tous les soirs, spectacle varié.

CASINO DES ARTS

Concert tous les soirs, à 8 h.

Les luttes de l'Olympia. Cromwel et son théâtre mécanique.

SCALA-BOUFFES

La Demoiselle de chez Maxim. — Au concert: le comique Gosset et le virtuose de l'accordéon M. Peloux.

GUIGNOL DU GYMNASÉ

30, quai Saint-Antoine, 30

Tous les soirs, Lohengrin, parodie à grand spectacle en 4 tableaux.

VILLAGE NOIR

Cours Vitton, angle de l'avenue Thiers.

Visible à partir de 9 heures du matin. Mœurs, coutumes, danses et chants des Soudanais.

Revue Financière Hebdomadaire

Le marché des fonds d'Etat très ferme au début a montré moins d'entrain en fin de Bourse et les plus hauts cours n'ont pas été maintenus.

Le 3 0/0 reste à 102,60 après 102,70, le 3 1/2 0/0 à 103,05 n'a pas varié, l'amortissable cote 101 fr.

La Banque de France cote 4035 fr., le Crédit Foncier se négocie à 740, le Comptoir National d'Escompte a passé de 617 à 621, le Crédit Lyonnais finit à 964, la Société générale s'élève à 600 fr.

Le Suez réagit à 3780

Parmi nos Chemins, le Lyon seul a été coté 1920. L'Extérieure clôture à 63, l'Italien à 96, le Portugais à 27,45, le Russe 4 0/0 consolidé à 102, le 3 0/0 1891 à 92,40, le Turc cote 23 35 et la Banque Ottomane 601.

Les obligations 1894-1896 de la ville de Paris sont du type 2 1/2 0/0. Elles produisent 10 fr. d'intérêt et participent à de nombreux tirages. C'est là un placement très avantageux, ces obligations s'établissent au dessous du pair et la ville de Paris les délivre directement sans aucun frais d'intermédiaire à 395 fr. coupon détaché.

En sus du Télescope géant (La Lune à un mètre) qui sera le clou de l'Exposition, le palais de la Société l'Optique aura encore comme attraction le Téléphone haut parleur, le Télégraphe sans fil, et les couleurs lumineuses.

Le Propriétaire-Gérant, V FOURNIER.

DEMANDEZ DANS TOUTES LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

Indicateur des Chemins de Fer contenant toutes les modifications survenues à l'horaire des chemins de fer P.-L.-M. pour le service d'hiver. — Prix: 30 cent. — Franco, 40 cent.

Vente en gros A L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON et dans ses Succursales.

FORTES REMISES AUX MARCHANDS

Typographie et Lithographie J. GALLET rue de la Poulallerie, 2, Lyon